

Reçu le 26/04/2025

Accepté le 15/11/2025

**Poétique de la littérature sur les réfugiés :  
La crise syrienne dans l'œuvre romanesque de Dima Wannous**  
**Poetics of Refugee Literature:  
The Syrian Crisis in the Romanesque Oeuvre of Dima Wannous**

**Tahir MAHAMMEDI\***

<sup>1</sup>École Normale Supérieure Taleb Abderrahmane de Laghouat, Algérie,  
t.mahammedi@ens-lagh.dz

**Résumé**

Dans le contexte de la crise syrienne post-2011, une littérature témoignant du trauma individuel et collectif a émergé. Dans cette perspective, notre travail s'attache à analyser le roman *Ceux qui ont peur* de Dima Wannous (2017) sous l'angle spécifique de la peur, en distinguant ses manifestations politiques et sociales. L'objectif est de démontrer comment ces deux dimensions de la peur s'entrelacent et structurent l'univers romanesque ainsi que l'expérience psychologique des personnages. Notre démarche repose sur une analyse thématique qui identifie et examine les formes prises par la peur politique, liée à la répression étatique, la surveillance et l'autocensure ; et la peur sociale, caractérisée par la méfiance généralisée, la délation et l'isolement. Les résultats démontrent que la peur n'est pas seulement un thème, mais le principal moteur de la désintégration individuelle et relationnelle dépeinte par Wannous.

**Mots-clés :** littérature sur les réfugiés, trauma syrien, identité, mémoire, fragmentation

**Abstract**

In the context of the post-2011 Syrian crisis, a literature testifying to individual and collective trauma has emerged. With this in mind, our work analyzes Dima Wannous's novel *Ceux qui ont peur* (2017) from the specific angle of fear, distinguishing between its political and social manifestations. The aim is to demonstrate how these two dimensions of fear intertwine and structure the novelistic universe as well as the psychological experience of the characters. Our approach is based on a thematic analysis that identifies and examines the forms taken by political fear, linked to state repression, surveillance and self-censorship; and social fear, characterized by widespread mistrust, denunciation and isolation. The results show that fear is not just a theme, but the main driving force behind the individual and relational disintegration depicted by Wannous.

---

\* Auteur correspondant : t.mahammedi@ens-lagh.dz

**Keywords :** refugee literature, Syrian trauma, identity, memory, fragmentation

## Introduction

Cet article se propose d'analyser comment le roman *Ceux qui ont peur* met en parallèle les thèmes de l'aliénation, de l'identité fracturée et de la relation complexe entre le soi et l'autre dans le contexte de la guerre civile syrienne<sup>†</sup>. Dans cette perspective, notre analyse s'attache à révéler de quelle manière la peur pourrait être perçue comme une dimension omniprésente.

L'intérêt de notre contribution réside dans l'examen approfondi de l'impact psychologique d'un régime répressif et d'un conflit prolongé sur l'individu, tel que dépeint dans la littérature syrienne contemporaine. En ce sens, le roman de Dima Wannous offre une perspective unique grâce à sa structure narrative, permettant d'analyser finement les mécanismes de dissociation, de perte d'identité et la manière dont la peur devient une composante existentielle.

Notre problématique de départ tourne autour de la question suivante : comment Wannous, à travers la structure narrative et les parcours des personnages dans *Ceux qui ont peur*, représente-t-elle la désintégration de l'identité individuelle et l'altération de la mémoire sous l'effet de la peur dans le contexte syrien contemporain ? En mots clairs, de quelle manière Wannous, dans *Ceux qui ont peur*, articule-t-elle les différentes figures de la peur pour construire l'atmosphère oppressive du récit et éclairer la psyché de ses personnages ?

En vue de guider notre questionnement, nous postulons que « la peur », dans le roman, fonctionne comme le principal agent destructeur qui fragmente l'identité, rend la mémoire malléable, et génère une profonde aliénation.

Le but de notre travail est double. D'une part, nous tenterons d'identifier les différentes manifestations de la peur (politique, sociale) dans le roman. D'autre part, nous voulons démontrer leur impact direct sur la crise identitaire et la fiabilité de la mémoire de la protagoniste. Il convient de préciser que le choix du roman *Ceux qui ont peur* de Dima Wannous se justifie par son analyse directe de la psyché individuelle sous l'emprise de la peur dans la Syrie en guerre. Il s'agit, rappelons-le, d'un contexte majeur lié à l'émergence de la « littérature des réfugiés » post-2011<sup>‡</sup>.

Notre démarche méthodologique reposera principalement sur une analyse thématique et une lecture attentive du roman. Précisons sur ce plan, nous identifierons les occurrences et les développements des thèmes de la peur, de l'identité, de la mémoire et de l'aliénation. Une approche narratologique sera également mobilisée pour étudier la structure du récit et sa contribution à la signification globale de l'œuvre.

Pour mener à bien notre analyse, nous débuterons par une présentation succincte du roman *Ceux qui ont peur* et de son contexte de publication. Nous nous attacherons ensuite, dans la partie centrale de notre étude à disséquer les manifestations de la peur. Il s'agira d'examiner d'abord « la peur politique » sous ses différentes formes : crainte du régime, de

<sup>†</sup> Voir entre autres (Chemama, Hoffmann, 2018) ; (Tardi, 2014) ; (Bonnet, 2014).

<sup>‡</sup> Il est à noter que la structure narrative du roman et sa reconnaissance critique notamment sa sélection IPAF 2018 (International Prize for Arabic Fiction) en font une œuvre clé pour la présente étude.

l'expression, et du poids de l'histoire. L'intérêt portera subséquentement à « la peur sociale », en analysant la méfiance, l'angoisse de la disparition, la délation et l'isolement.

## 1. Présentation du roman

Le roman a été publié en arabe (sous le titre *الخائفون*) en 2017. Notons dans ce cadre que sa parution intervient environ six ans après le début du soulèvement syrien (2011) et en pleine guerre civile. À cette époque, le conflit était caractérisé par une violence extrême, des déplacements massifs de population (réfugiés internes et externes), des sièges de villes, une répression étatique féroce, et une fragmentation du pays.

Ce roman est publié dans un contexte où la peur voire la paranoïa et le trauma étaient des réalités quotidiennes pour de nombreux Syriens, que ce soit à l'intérieur du pays ou en exil<sup>5</sup>. L'histoire racontée reflète cette atmosphère de manière assez directe.

Rappelons dans ce contexte que l'auteure, Dima Wannous, elle-même syrienne, vivait en dehors de la Syrie (souvent mentionnée comme étant à Londres ou Beyrouth) lors de l'écriture et de la publication. Son œuvre est donc informée par son expérience personnelle de Syrienne, mais écrite depuis la perspective de la diaspora/exil, en dialogue constant avec la réalité intérieure du pays.

Une remarque à soulever, le roman s'inscrit dans une vague importante de productions littéraires syriennes (romans, poésie, témoignages) apparues pendant et après 2011, cherchant à documenter, interroger et comprendre la catastrophe syrienne (aux côtés d'auteurs comme Khaled Khalifa, Samar Yazbek, Rosa Yassin Hassan, etc.).

Quant à la réception de cette œuvre littéraire, il est à noter que ce récit a rapidement attiré l'attention critique. Il a été sélectionné pour le prestigieux Prix international de la fiction arabe (IPAF) en 2018, ce qui a considérablement accru sa visibilité dans le monde arabe et facilité sa traduction. S'ajoutant à cela, sa traduction en français *Ceux qui ont peur* (par la maison d'édition Gallimard pour la présente étude, 2019) et dans d'autres langues dès 2018 témoigne de l'intérêt international pour les récits capables d'éclairer de l'intérieur l'impact humain du conflit syrien.

## 2. Analyse du roman

Nous y examinerons maintenant de manière détaillée comment le phénomène omniprésent de la peur, à travers ses différentes manifestations politique et sociale, structure le récit et façonne l'expérience individuelle et collective des personnages.

### 2.1 Analyse de la peur politique

La peur politique constitue une trame de fond essentielle et oppressante dans le roman de Dima Wannous. Elle imprègne le quotidien des personnages, influence leurs décisions et façonne leur psyché. En ce sens, nous tenterons de mettre en évidence cette dimension de peur à travers trois manifestations principales : la peur directe du régime et de ses agents, la peur liée à l'expression et à l'opinion, et enfin le poids écrasant de l'histoire politique traumatique.

---

<sup>5</sup> Rappelons à ce propos que la question de l'exil constitue toujours une thématique clé dans la littérature sur les réfugiés (Guéry et al, 2020, p. 135).

### 2.1.1 La peur du Régime autoritaire

Dans le roman de Wannous, cette forme de peur est la plus tangible. Elle est liée à la menace constante de la violence d'État, de la surveillance et de la disparition<sup>\*\*</sup>. Les exemples ci-après nous révèlent la peur en question.

*Un matin, celui-ci fut kidnappé devant leur appartement de Barzé. Il disparut une semaine entière. À son retour il n'était plus qu'un corps sans âme. « Ils l'ont suspendu pendant des jours par les pieds... jusqu'à le vider de tous ses neurones. » [...] il était revenu complètement fou. (Wannous, 2019, p. 5)*

Ce premier passage, relatant le sort du frère de Layla (la secrétaire du psychiatre), illustre en toute clarté la brutalité arbitraire des services de sécurité « Ils ». L'enlèvement et la torture, infligés pour une raison apparemment futile (une rivalité amoureuse impliquant le fils d'un responsable), démontrent le pouvoir absolu et terrifiant du régime sur la vie des citoyens ordinaires, indépendamment de toute culpabilité avérée.

Ici, la peur politique se manifeste par la violence physique et psychologique extrême, infligée par des agents non nommés, mais omniprésents du régime. Elle n'est pas une simple crainte abstraite, mais une réalité destructrice qui réduit un individu à un « corps sans âme », instaurant la terreur par l'exemple. De là, la peur naît de l'imprévisibilité de la violence étatique et de sa capacité à anéantir une vie sans recours.

*Nassim se tenait debout, le visage sombre, suintant la peur. Il demanda à dormir chez nous. Il dit qu'il avait entendu des voix étranges devant sa porte [...] Il déclara avec assurance qu'« ils » le recherchaient. [...] Mais il était sûr qu'« ils » le surveillaient et le poursuivaient. (Wannous, 2019, p. 138)*

L'extrait ci-dessus décrit la panique de Nassim qui, après avoir entendu des bruits suspects, est immédiatement convaincu d'être ciblé par des agents du régime, désignés par le pronom indéfini, mais menaçant « ils ». Sa terreur est si intense « suintant la peur » qu'elle le pousse à fuir son domicile en pleine nuit pour chercher refuge chez Suleima. Cela étant, le personnage est certain d'être sous surveillance et activement poursuivi par une entité étatique hostile.

Dans cet énoncé, la peur du régime se traduit par une conviction immédiate de persécution face à des signes ambigus. L'anonymat des persécuteurs « ils » renforce le sentiment d'une menace omniprésente et insaisissable, caractéristique de la peur engendrée par les services de sécurité d'un État autoritaire. Cette crainte viscérale nous illustre l'intériorisation de la menace étatique, où la simple possibilité d'être une cible suffit à déclencher une réaction de terreur.

*Votre père est recherché et nous voulons savoir où il se trouve. » Je lui répondis qu'il devait y avoir une erreur d'homonymie. Il leva les sourcils pour indiquer que non. « Votre père est un écrivain, n'est-ce pas ? » J'opinaï de la tête. C'est bien lui qui est recherché. (Wannous, 2019, p. 154)*

Se déroulant lors d'un contrôle frontalier des années après le décès de son père, cet échange entre Suleima et un officier syrien révèle que son père, écrivain, figure toujours sur

---

<sup>\*\*</sup> Pour plus de détail, voir (Gómez, 2023, p. 356-370).

les listes des personnes « recherchées » par le régime. L'absurdité de la situation (rechercher un mort) met en lumière la nature implacable et potentiellement arbitraire de la surveillance étatique. Cette dernière, comme nous le voyons, persiste indépendamment de la réalité factuelle.

La peur politique apparaît cette fois-ci à travers l'omniscience bureaucratique de l'appareil sécuritaire. Le fait d'être « recherché », même post-mortem, souligne que l'individu reste fiché et potentiellement une cible. Cela, bien évidemment, sert à créer une angoisse diffuse face à un système dont la logique échappe et dont le pouvoir s'étend au-delà de la vie elle-même. Cela faisant, la peur naît de cette confrontation avec l'arbitraire d'un État qui catalogue et poursuit, même des fantômes.

### 2.1.2 La peur de s'exprimer

Dans un contexte répressif, la simple expression d'une opinion ou l'acte d'écrire peut devenir source d'une peur intense, menant à l'autocensure. Nous verrons cette dimension de peur dans les quelques occurrences suivantes.

*J'appris plus tard qu'il publiait ses livres sous un pseudonyme. « Par crainte des poursuites ? » lui demandai-je. Non, fit-il de la tête : « Plutôt par peur de la peur. » Point final. Il n'en dit pas plus. (Wannous, 2019, p. 12)*

Ici, il est à remarquer que le choix de Nassim d'utiliser un pseudonyme pour publier ses écrits est directement attribué à la peur. Il ne s'agit pas tant d'une crainte spécifique de sanctions judiciaires que d'une appréhension plus profonde, une « peur de la peur », qui le pousse à masquer son identité d'écrivain. Selon cette logique, l'acte même d'expression publique est perçu comme intrinsèquement dangereux.

Ici, l'aspect politique de la peur se trouve dans l'autocensure et la dissimulation identitaire. Elle agit en amont, inhibant la liberté d'expression avant toute menace concrète. La « peur de la peur » révèle l'intériorisation profonde du potentiel répressif du régime, ce qui conduit l'individu à restreindre sa propre voix et à se réfugier dans l'anonymat pour se protéger d'une angoisse anticipée.

*Le Père dirigeant a souillé de sang ses mains à la place de tout le peuple syrien. » Puis j'ai attendu qu'elle fronce les sourcils ou sourie en signe d'approbation. Elle choisit de me sourire et elle m'autorisa à partir. [...] Mais son sourire sibyllin m'a empêchée de dormir des nuits entières... (Wannous, 2019, p. 140)*

Dans cette scène se déroulant pendant sa scolarité, Suleima répond de manière ouvertement provocatrice « Le Père dirigeant a souillé de sang ses mains... » à une question posée par la monitrice d'instruction militaire concernant le massacre de Hama. On peut observer que sa réponse est une transgression majeure de la ligne officielle et exprime une opinion politique dangereuse dans le contexte de la Syrie d'Assad.

La peur liée à l'expression s'analyse ici non pas par l'autocensure, mais par l'angoisse postérieure à l'acte d'expression critique. Bien que la réaction immédiate de la monitrice soit ambiguë « sourire sibyllin », l'audace de Suleima la plonge dans une peur rétrospective intense « m'a empêchée de dormir des nuits entières ». La peur en question découle de la conscience d'avoir franchi une ligne rouge et de l'incertitude quant aux conséquences potentielles de ses paroles dans un système répressif.

*Nous nous sommes tous serrés dans l'une des deux chambres et nous avons déployé un gros effort pour ne pas parler de politique. Sauf si on considère qu'échanger sur les coupures de courant, la montée des prix, les obus de mortier [...] c'est aborder des questions politiques. (Wannous, 2019, p. 142)*

Lors d'une réunion familiale à Beyrouth, réunissant des membres venus de Damas et d'autres exilés, la narratrice note l'effort conscient fait par tous pour éviter les discussions politiques directes. Seuls les symptômes de la crise (coupures, prix, obus) sont abordés, ce qui laisse entendre que le sujet politique « de fond » est trop dangereux pour être verbalisé ouvertement, même entre proches et hors de Syrie.

Dans le fragment ci-dessus, la peur de s'exprimer en toute liberté s'affiche par une autocensure collective. Le silence sur la « politique » n'est pas un oubli, mais un « gros effort », une décision tacite dictée par la crainte des divisions, ou peut-être même de la surveillance. Cela met en relief comment la peur politique s'est profondément internalisée, au point de conditionner les interactions familiales et de restreindre le champ du dicible.

### 2.1.3 La peur de l'Histoire traumatique

Il est important de rappeler que les événements politiques violents du passé continuent de hanter le présent et d'alimenter la peur, façonnant les identités et les relations (Geisser, 2014, p. 67). Voyons quelques exemples ci-dessous mettant en relief cette forme de peur.

*Oui, mon père a quitté sa ville, tétanisé par la vue des morts dans les rues. Il a fui à Damas avec sa famille, et il y est resté même après la fin des massacres et le retour des rescapés chez eux. (Wannous, 2019, p. 55)*

Ce passage fait explicitement référence à la fuite du père de Suleima de Hama, conséquence directe de sa confrontation traumatisante avec la violence des massacres de 1982. L'expression « tétanisé par la vue des morts » souligne l'impact psychologique de la violence politique, qui détermine une décision radicale (l'exil intérieur) et marque durablement son existence.

Ici, la peur politique s'incarne dans le trauma historique qui continue d'agir sur le présent. La fuite du père n'est pas un simple déménagement, mais un acte dicté par la terreur issue de la violence d'État passée. Cette peur originelle conditionne son identité (celle d'un survivant exilé de Hama), ses relations (notamment avec sa femme qui lui reproche cette fuite) et ses angoisses ultérieures face au régime<sup>††</sup>.

*Est-ce que Camille a établi un lien entre mon autoflagellation, le massacre de Hama et notre emménagement à Damas ? Je ne m'en souviens pas, et je ne crois pas qu'il l'ait fait. (Wannous, 2019, p. 56)*

Suleima s'interroge ici sur la possible interprétation par son psychiatre de ses fantasmes d'enfance où elle imaginait des tortures (« autoflagellation »). Elle se demande si ce comportement psychologique pourrait être lié au trauma fondateur de sa famille : le massacre de Hama, qui a directement causé leur fuite (« emménagement à Damas »). Cette interrogation

---

<sup>††</sup> Théron (2017, p. 249-261) souligne sur ce point : « le phénomène d'exil des réfugiés syriens relève d'un phénomène connu mais d'une ampleur inédite depuis la Seconde Guerre mondiale ».

révèle la connexion latente, dans son esprit, entre le trauma historique familial et ses propres angoisses profondes.

La peur issue du trauma historique se manifeste ici de manière internalisée et psychologique, sous forme d'une possible cicatrice transgénérationnelle. Même si Suleima n'a pas vécu directement les massacres, leur poids historique et familial est si lourd qu'elle envisage qu'ils puissent être à la racine de ses propres troubles anxieux et de ses fantasmes morbides. La peur réside dans cette transmission invisible du trauma historique et son impact persistant sur la construction psychique individuelle.

Passons maintenant à un autre exemple fondé sur la question rhétorique du personnage en vue de reprocher l'autre tout en rappelant le trauma du passé :

*Tu as accroché la photo de celui qui a tué ta famille ? Tu en es fier ? Il ne te suffit pas d'avoir fui ? Ne connais-tu pas l'histoire du meurtrier qui se rend aux funérailles de sa victime ? (Wannous, 2019, p. 57)*

Ces questions accusatrices sont adressées par la mère de Suleima à son mari (le père de Suleima), originaire de Hama. Notons ici que ces questions font référence, de manière ciblée, au massacre de 1982 (« celui qui a tué ta famille ») et lui reprochent d'afficher la photo du dirigeant responsable. Ces paroles révèlent à quel point le trauma de Hama reste une blessure ouverte et un point de référence constant pour juger les actions et les compromissions présentes.

Dans cette perception, la peur liée au trauma historique se voit par la persistance de la mémoire accusatrice et la difficulté à échapper au jugement moral lié au passé. Le père est constamment ramené à son origine et à sa décision de fuir, perçu comme une forme de lâcheté ou de trahison par sa femme. Sur ce plan, la peur sous-jacente est celle de ne jamais pouvoir se défaire du poids de l'histoire et d'être continuellement défini par ce trauma politique originel.

À travers l'analyse de ces quelques extraits, nous pouvons dire que la peur politique dans *Ceux qui ont peur* se caractérise par son caractère protéiforme et sa fonction structurante dans l'univers psychologique et social dépeint par Dima Wannous.

## **2.2 Analyse de la peur sociale**

Au-delà de la peur politique directe, le roman met en relief également ses ramifications dans la sphère sociale. Dans cette optique, la partie ci-après se concentrera sur « la peur sociale », en examinant comment la méfiance généralisée, l'angoisse face à la disparition, la menace de la délation et l'isolement qui en résulte imprègnent les relations interpersonnelles.

### **2.2.1 La méfiance généralisée et la paranoïa**

Observons ci-dessous de quelles manières la méfiance se généralise tout au long de l'histoire racontée par Wannous.

*Il raccrocha. La tête me tourna. Une crise de panique envahit brusquement tout mon corps. [...] J'appelai ma mère et je lui dis d'une voix tremblante que quelqu'un me surveillait et qu'il était sans doute dans l'entrée de l'immeuble prêt à nous assaillir. (Wannous, 2019, p. 155)*

Suite à un appel téléphonique anonyme, où l'interlocuteur pose des questions personnelles déplacées, la réaction de Suleima n'est pas l'agacement ou l'incompréhension, mais une panique immédiate. Elle interprète cet appel non comme une erreur, mais comme une preuve de surveillance et une menace physique imminente (« prêt à nous assaillir »), projetant une intention hostile sur l'inconnu.

Dans ce fragment, il est loisible de remarquer que la dimension sociale de la peur se manifeste par l'interprétation systématiquement menaçante d'un événement ambigu. L'anonymat de l'appelant est immédiatement associé à une surveillance malveillante. Dans ce cadre, la réaction disproportionnée révèle à quel point la méfiance est devenue un réflexe conditionné. Celui-ci sert à transformer un incident potentiellement anodin en un signe de persécution dans un climat social où la sécurité de base n'est plus garantie.

*Nassim se tenait debout, le visage sombre, suintant la peur. [...] Il dit qu'il avait entendu des voix étranges devant sa porte [...] Il déclara avec assurance qu'« ils » le recherchaient. [...] Mais il était sûr qu'« ils » le surveillaient et le poursuivaient. (Wannous, 2019, p. 138)*

Cet extrait illustre la paranoïa aiguë qui s'empare de Nassim. Des bruits ambigus suffisent à le convaincre qu'il est la cible d'une entité menaçante et anonyme « ils », représentative de l'appareil sécuritaire ou de ses informateurs potentiels. Sa certitude d'être surveillé et poursuivi, basée sur des indices ténus, témoigne d'une méfiance profonde envers son environnement social immédiat.

*Se libérer de l'atmosphère de haine, de crainte, de terreur, de suspicion dans laquelle nous avons vécu à l'école [...] n'est pas chose facile. La directrice détestait les professeurs, les professeurs se détestaient entre eux et détestaient les élèves qui le leur rendaient bien et par surcroît se haïssaient d'une classe à l'autre. (Wannous, 2019, p. 47)*

La peur sociale s'imprègne par une hypervigilance voire une interprétation systématiquement hostile de l'environnement. La conviction d'être épié et traqué, même sans preuve tangible, révèle une rupture fondamentale de la confiance sociale. Cela étant, la peur transforme l'espace privé (le domicile) en un lieu potentiellement dangereux et pousse à la fuite, signe d'une paranoïa où la menace peut surgir de n'importe où et de n'importe qui.

La narratrice décrit ici l'environnement scolaire comme étant saturé non seulement de peur, mais aussi de « suspicion » et de « haine » mutuelles à tous les niveaux hiérarchiques et relationnels. L'école, lieu supposé d'apprentissage et de socialisation, est présentée comme un espace où la méfiance et l'antagonisme sont systémiques, affectant les relations entre la direction, les enseignants et les élèves.

On peut remarquer ici que la peur sociale émerge sous la forme d'une paranoïa institutionnalisée et d'une érosion complète de la confiance au sein d'un microcosme social (l'école). Cet environnement toxique, où chacun suspecte et déteste l'autre, renforce probablement la paranoïa et la fragmentation sociale du régime syrien à plus grande échelle. La peur sert à métamorphoser une institution clé en un lieu de tensions généralisées. Elle illustre à cet égard la corrosion profonde du tissu social sous l'effet de la crainte et de la suspicion.

### 2.2.2 La peur de la disparition

Analysons maintenant une autre forme de peur sociale. Il s'agit de la peur de la disparition.

*Fouad était parti au travail, et n'était jamais revenu. Aussi simplement que cela. Il était sorti et n'était pas rentré. C'était il y a deux ans et demi. Et moi, je priais tous les jours pour qu'il soit mort. Le calme de ma mère [...] me rassurait. Il était mort assurément, car comment sinon le cœur d'une mère peut-il conserver ce calme ?* (Wannous, 2019, p. 69)

Cet extrait évoque directement la disparition brutale et inexplicée de Fouad, le frère de Suleima. L'angoisse face à cette disparition est si insoutenable que Suleima en vient à « prier pour qu'il soit mort ». La mort, bien que terrible, représente une forme de certitude et de clôture face à l'incertitude torturante de la disparition dans un contexte répressif où l'on ne sait jamais ce qu'il advient des « disparus ».

Dans cet exemple, la peur de la disparition se dessine à travers le paradoxe extrême de souhaiter la mort de l'être cher comme un moindre mal. L'absence de nouvelles, l'incertitude absolue sur le sort de Fouad (vivant, mort, torturé ?) contribue à créer une angoisse si profonde qu'elle rend préférable l'idée de la mort, qui permettrait au moins d'entamer un processus de deuil. La peur de la disparition est donc celle de l'attente infinie et de l'impossibilité de savoir.

### 2.2.3 La peur de jugement et de la délation

Par l'analyse de trois occurrences tirées de l'œuvre de Wannous, il est question, dans cette partie, de voir comment le jugement des autres pourrait être un facteur pouvant déclencher la peur.

*Ce n'était rien d'autre qu'un exercice de délation, de rédaction de rapports sur ses camarades et de diffusion de fausses rumeurs [...] La plupart des élèves briguaient le rôle de pionne [...] Les élèves évitaient de la contrarier.* (Wannous, 2019, p. 48)

L'occurrence ci-supra décrit explicitement le rôle de la « pionne » à l'école non comme une fonction d'aide, mais comme un « exercice de délation ». Son pouvoir repose sur la capacité à rédiger des rapports négatifs sur ses camarades, potentiellement basés sur des faits réels, des interprétations malveillantes ou de « fausses rumeurs ». La crainte qu'elle inspire « Les élèves évitaient de la contrarier » découle, de manière évidente, de ce pouvoir de jugement et de dénonciation institutionnalisé.

La peur du jugement et de la délation se dévoile à partir de l'instrumentalisation des relations sociales à des fins de contrôle au sein même du groupe de pairs. La figure de la pionne incarne la menace de la dénonciation, où tout comportement peut être interprété négativement et entraîner des conséquences. Ladite peur structure les interactions sociales, tout en générant la méfiance et la prudence pour éviter d'être la cible d'un jugement défavorable ou d'une délation potentiellement dommageable.

*Devenant un chabbiha. Il s'était mis à dénoncer aux autorités les jeunes du village qui avaient fui le service militaire, les arrêtant et les livrant à la mort. Récemment, il a intégré les services secrets [...] comme informateur et tortionnaire.* (Wannous, 2019, p. 65)

Le fragment ci-dessus dessine la transformation d'un proche parent en « chabbiha », un agent de la répression qui utilise sa position pour « dénoncer aux autorités » les jeunes ayant échappé au service militaire. Dans cette optique, l'acte de délation est présenté non comme une simple transmission d'informations, mais comme un mécanisme conduisant à l'arrestation et à la mort.

La peur du jugement apparaît clairement dans la description glaçante des conséquences de la dénonciation. La présence de délateurs au sein du tissu social (voisinage, voire famille) crée à cet effet une atmosphère de terreur où la moindre information, le moindre jugement négatif, peut être transmis aux autorités et avoir des conséquences fatales.

*Et mon père lui répondait de façon lamentable : « Oui, j'ai accroché la photo parce que je suis de Hama ! À leurs yeux, je suis doublement fautif. » Il disait quelque chose de ce genre-là, puis il allait se calmer [...] (Wannous, 2019, p. 57)*

En réponse aux reproches de sa femme sur la présence de la photo d'Assad dans son cabinet, le père de Suleima justifie cet acte par son origine « parce que je suis de Hama ! ». Il exprime ainsi sa conscience d'être perçu avec suspicion par le régime ou ses partisans « À leurs yeux, je suis doublement fautif », à la fois comme survivant d'une ville rebelle et comme potentiel opposant. La photo est un gage de loyauté forcé, destiné à contrer ce jugement négatif anticipé.

Dans cette occurrence, la peur du jugement est considérée comme une stratégie défensive d'hyper-conformité. Le père craint d'être jugé, catégorisé et potentiellement dénoncé en raison de son identité et de son histoire politique (Hama). Son affirmation d'être « doublement fautif » révèle sa profonde anxiété face au regard scrutateur et potentiellement accusateur de la société ou du pouvoir.

#### **2.2.4 La peur de l'isolement**

Dans cette dernière section, nous verrons de près comment la peur contribue à l'isolement du personnage sous divers plans.

*Quand nous nous disputions, Nassim disparaissait. Comme pour me chasser de sa vie. Il me rejetait totalement [...] Il s'éclipsait dans sa vie loin de moi, comme si je n'avais jamais existé. [...] Je ressentais alors une solitude terrible... (Wannous, 2019, p. 77)*

Cet extrait met en relief la réaction de Nassim lors de désaccords avec Suleima : il choisit la fuite et la rupture de communication (« disparaissait », « rejetait », « s'éclipsait »). Ce comportement, interprété par Suleima comme un rejet total, est vraisemblablement une manifestation de l'incapacité de Nassim à gérer le conflit ou l'émotion intense, potentiellement enracinée dans la peur et le trauma liés au contexte syrien et à son exil. Son retrait volontaire brise le lien entre eux.

Ici, la peur (celle de Nassim, face au conflit ou à l'émotion) s'analyse par une stratégie d'évitement extrême et de retrait social, menant à l'isolement. Ce repli sur soi, qu'il soit conscient ou non comme stratégie de survie psychologique, a pour conséquence directe la fragmentation du lien social et affectif avec Suleima. Elle se retrouve alors brutalement isolée « solitude terrible », se sentant effacée de l'existence de l'autre, illustrant comment la peur internalisée peut détruire les relations interpersonnelles.

*Je me chuchote en secret que ces amis admirables qui ont tout fait pour m'aider à supporter le poids de l'exil et de la solitude ne sont que des compagnons passagers. Inconsciemment, je gardais mes distances au début. (Wannous, 2019, p. 45)*

Installée à Beyrouth, Suleima réfléchit à ses nouvelles amitiés. Malgré l'aide et le soutien reçus, elle avoue avoir maintenu une distance émotionnelle et relationnelle « je gardais mes distances » de manière « inconsciente ». Elle rationalise cette distance en qualifiant ces amis de simples « compagnons passagers », suggérant une incapacité ou une réticence à nouer des liens profonds et durables dans sa situation d'exilée.

La peur (ici, probablement celle liée à la précarité de l'exil, à la perte passée, ou à la crainte de nouveaux attachements douloureux) se manifeste par un mécanisme de défense consistant à maintenir une distance affective et à se replier sur une forme de solitude préventive. L'isolement n'est pas subi, mais activement (même inconsciemment) maintenu comme une stratégie pour gérer l'angoisse de l'exil et la peur de la souffrance relationnelle, fragmentant ainsi la possibilité de reconstruire un tissu social solide.

*Nous étions deux solitaires dans une maison étrangère et froide, nous querellant sur de petits détails, incapables de retrouver le fil d'une vie normale. [...] Nous avons appris avec le temps que nous étions solitaires. Nous avons appris à vivre notre solitude sans nous quereller. (Wannous, 2019, p. 95)*

Dans ce fragment, Suleima décrit sa cohabitation avec sa mère après la disparition de Fouad. Leur maison, malgré la présence des deux femmes, devient « étrangère et froide ». La communication se dégrade en querelles futiles avant de céder la place à une solitude partagée, mais vécue séparément « deux solitaires ». L'isolement mutuel en question est une conséquence directe du trauma et de la peur qui les empêchent de se reconnecter.

La peur ici est le résultat d'une fragmentation du noyau familial et un isolement paradoxal à deux. Le lien mère-fille, au lieu d'être un refuge, devient un espace de solitudes parallèles. L'apprentissage de la vie « sans se quereller » ne signifie pas une réconciliation, mais plutôt l'acceptation d'un isolement plus profond, où le repli sur soi devient la norme pour survivre psychologiquement au sein même de la cellule familiale.

## **Conclusion**

Notre étude s'est attachée à révéler l'ancrage du trauma syrien dans le roman *Ceux qui ont peur* de Dima Wannous. Son intérêt résidait dans la mise en relief de la peur comme grille de lecture privilégiée pour saisir la complexité de l'expérience syrienne contemporaine telle que mise en fiction.

Il ressort de notre analyse que la peur imprègne l'œuvre sous deux formes majeures et complémentaires. Dans cette conception, nous avons identifié, d'une part, une peur politique multiforme, engendrée par le régime, la censure et le poids du passé traumatique. D'autre part, nous avons pu relever une peur sociale. Celle-ci se démontre principalement à travers la méfiance, la hantise de la disparition, la délation et l'isolement.

Ainsi, il apparaît en toute évidence que Wannous utilise ces manifestations politiques et sociales de la peur comme le vecteur principal pour dépeindre la fragmentation identitaire et l'altération mémorielle. À cet égard, notre hypothèse se voit confirmée : la peur fonctionne bien comme l'agent central de désintégration psychique et relationnelle dans le roman.

Dans le prolongement de ce travail, une recherche ultérieure pourrait utilement se focaliser sur l'analyse approfondie des procédés narratifs et esthétiques spécifiques (métaphore, focalisation, dialogisme) mobilisés par l'auteure pour incarner et transmettre cette expérience omniprésente de la peur.

### Corpus de l'étude :

WANNOUS Dima, 2019, *Ceux qui ont peur* (Trad. de l'arabe [Syrie] par François Zabbal), Gallimard.

### Bibliographie

1. BONNET Margaux, 2014, « Réfugiés syriens : d'une crise humanitaire nationale à un défi pour l'humanité ». *Les Cahiers de l'Orient* N° 116(4) : 67-77. DOI :10.3917/lcdlo.116.0067.
2. CHEMAMA Roland, et CHRISTIAN Hoffmann, 2018, « 2. La guerre, sans limites ». In *Trauma dans la civilisation*, Toulouse : érès, p. 21-29.
3. DUBOIS Simon, 2018, « Négocier son identité artistique dans l'exil. Les recompositions d'un paysage créatif syrien à Berlin ». *Migrations Société* (3) : p. 45-57.
4. GEISSER Vincent, 2014, « La question des réfugiés syriens au Liban : le réveil des fantômes du passé ». *Confluences Méditerranée* N° 87(4) : 67-84.
5. GOMEZ María de los Ángeles Hernández, 2023, « Pour une éthique de la parole dans la « littérature-refuge » : l'écriture impliquée de Marie Cosnay ». *Caietele Echinox* (45) : 356-70.
6. GUERY Bertrand, VERONIQUE Juillan, et LOTFI Nia, 2020, « Exil et traumatisme, la transmission impossible ». *Le Divan familial* N° 44(1) : p. 135-49.
7. HARZOUNE Mustapha, 2017, « Repères pour une poétique de l'exil ». In *Migrations et bibliothèques*, Bibliothèques, Paris : Éditions du Cercle de la Librairie, p. 125-37.
8. JOUVE Vincent, 2020, *Poétique du roman - 5e éd.* Paris : Armand Colin.
9. LONGUENESSE Élisabeth, et LAURA Ruiz de Elvira, 2017, « La société syrienne, entre résilience et fragmentation ». *Confluences Méditerranée* N° 99(4) : p. 9-18.
10. REUTER Yves, 2016, *Introduction à l'analyse du roman - 4e éd.* Paris : Armand Colin.
11. TARDIS Matthieu, 2014, « Les réfugiés syriens face aux nouveaux enjeux des politiques d'asile. L'asile ne fait plus recette en Europe ». In *Ramses 2015*, Ramses, Paris : Institut français des relations internationales, p. 198-201.
12. THERON Julien, 2017, « Les réfugiés syriens, enjeu stratégique du conflit syrien ». In *Annuaire français de relations internationales*, Annuaire français de relations internationales, Éditions Panthéon-Assas, p. 249-61.